

Lo que se hace con amor se hace siempre más allá del bien y del mal. NIETZSCHE

Sábado 27 de Febrero de 1965

N.º 9



Je ne vois que la condamnation à mort qui distingue un homme: c'est la seule chose qui ne s'achète pas.

STENDHAL

# RUMBO

(A PETICION)

«No os toméis la molestia de cambiar de ideas, el tiempo cuidará de cambiar de circunstancias.»

Si un periódico no satisface la curiosidad —y para nosotros es imposible— tiene que fomentar algún vicio, de la clase que sea, político, religioso, ateo, socialista o reaccionario, da lo mismo: siempre hay un rebaño con un estandarte.

Del cual pueden muchos hacerse portavoz o porta aullidos; depende de escoger los que por el momento cabalguen.

El éxito de cualquier publicación no estriba en ella misma, sino del número de elementos que a priori piensan como lo que se escribe. De ahí que todavía no exista el periódico prácticamente universal.

Panfletos inmundos lo son, incluida la nuestra, todas las publicaciones, sólo depende de dónde y a quién se vende para que lo más serio resulte ofensivo o ridículo.

Por lo que respecta a las ideas expuestas, absolutamente todas, sólo valen para seis, para seis mil para seiscientos millones de hombres, jamás para todos.

Hasta el extremo que, lo al parecer más inócua, el simple anuncio de una máquina de afeitar, un encendedor, una sopa, unos piensos para gallinas, es en sí y realmente un crimen cien veces más inmoral que el gráfico de todos los desnudos posibles (enlazados en la más escandalosa bacanal erótica) para por lo menos dos terceras partes de la humanidad: los que no comen suficiente.

¿Entonces?

Continuemos. La civilización y la humanidad se apoyan sobre «puntales firmes» —oir todos los jefes de gobierno—, lo cual no dejará de ser cierto, puesto que lo van diciendo desde por lo menos el principio de los siglos escritos. Ahora bien, que no se pregunta: ¿Qué clase de «puntales»? Porque cambian cada año bisiesto.

Veamos, por ejemplo, algunos de los actuales: Libertad de expresión (de Varsovia hacia el Oeste); Control de la prensa (de Varsovia hacia el Este); Igualdad racial (del Mississipi hacia el Norte); Segregación del (Mississipi hacia el Sur); Democracia (en todas partes); Totalitarismo (en ningún sitio); Inquisición (antes de la máquina de vapor); Tolerancia (después de la máquina de vapor); Código Penal (donde hay coches); Asesinato, robo y violencia admitida oficialmente como manifestación de hombría y nobleza entre veinte millones de hombres pertenecientes a tribus americanas, asiáticas y africanas.

Y a propósito de ellas: indignación de los blancos por treinta rehenes pálidos, acribillados a balazos (por hombres salidos de la selva). Consentimiento y protección durante tres siglos (por hombres salidos de cuatrocientos años de helenismo y mil ochocientos de Cristianismo) para el transporte de ocho millones de negros a través del Atlántico, de los cuales más de un millón mueren medio podridos en las sestinas abarrotadas, antes de llegar a puerto. O sea que apoyados sobre el «puntal» de la esclavitud y las colonias hemos llegado a la Edad Moderna y ellos apoyados en el puntal de la liberación y la independencia —todo lo contrario— llegarán también a lo que digamos su madurez porque poca es la que les dimos o enseñamos.

¿Entonces

(Encogiéndome de hombros) Saber qué «puntal» está de moda en cada sitio y en cada tiempo.

T. P.



En estas columnas firman:

- LE TRICORNE: «Chronique parisienne», pág. 1.
- GEORGES D'ANIHES: «Pléonasmes (III)», pág. 2.
- JAIME PORCEL: «Bestiario», pág. 3.
- ANA-PURI TORRENS: «Un perro ladra», pág. 3.
- ESTRELLA: «Cala d'Or», pág. 3.
- IGNACIO ZULOAGA: «La noche», pág. 3.
- LUIS FARRÉS: «Buitres», pág. 4.
- FRANQUINET: «La vida es sueño», pág. 4.

## CHRONIQUE PARISIENNE

Il n'y a plus d'«après» à Saint-Germain des Prés.  
(Chanson)

Y aura-t-il un «après» à Saint-Germain des Prés?  
SAINT GERMAIN, SAINT MICHEL, gardez bien notre flamme,  
Les souvenirs tout frais et les monstres sacrés  
Qui naguère, à foison, débordaient de nos âmes!

Auras-tu mal au coeur le jour des examens?  
Où bien celui de mer à bord du bateau-mouche?  
Tiens-toi bien à mon coeur, et tu prendras ma main  
Si l'une ou l'autre épreuve encore t'effarouche.

Je t'offre un Dubonnet dans le prochain bistrot  
Et puis, si tu as faim, nous irons quai Voltaire  
Dîner d'un steak fameux dont tu mangeras trop,  
Pendant que je dirai des vers de Beaudelaire.

Referons-nous le tour du melon Panthéon,  
Bras-dessus, bras-dessous, l'humeur dévergondée,  
Pensant à notre amour plus qu'à Napoléon...  
Moi nu-tête et toi pieds nus, le soir, sous l'ondée?

O mon lilas de mai, ô ma rose de juin!  
Tu aimes t'aérer par la belle autoroute  
Du Sud, après Denfert: nous irons bien plus loin,  
Et ma France en beauté, je te l'offrirai toute.

Oublie, je t'en supplie, tes amis d'Amérique,  
Leurs façons, leur accent, leur «Rock» et leur «bourbon».  
Bien vite efface-les-dessus ton générique...  
Reviens sur mon écran, à Paris, pour de bon!

Il n'y a plus d'«après» à Saint-Germain des Prés  
Mais un grand renouveau dans Saint Louis en l'Isle,  
Tout au bout de la nef qui fend de son beaupré  
Comme d'un arc vainqueur le flanc de ma grand'ville.

NOTRE DAME en PARIS et DAME A LA LICORNE,  
O bon roi VERT-GALANT et toi, mon vieux CLUNY!  
A l'ombre d'un cheval, au fond d'un musée morne,  
Nos âmes et nos doigts sont enfin réunis.

Je rêve d'un hymen, un jour, à SAINT JULIEN,  
De nous deux couronnés, avec au moins trois popes  
Pour tisser fermement cet ineffable lien  
De longues nuits de cèdre et de matins d'hysope...

Nous irons sur la SEINE en voyage de noces  
Et nos beaux jours jamais plus ne seront taris;  
Nous tiendrons l'un à l'autre ainsi qu'arbre à l'écorce:  
MONTJOYE et SAINT DENIS! Ta joie est mon PARIS.  
Le TRICORNE.

# PLÉONASMES (III)

25 décembre 1964

Certes, la famille est une cellule composée d'un père, d'une mère et d'enfants...

Son unité exige des conditions idéales qui reposent sur l'affection et la solidarité des parents et sur l'intelligente éducation des enfants...

Quand ceux-ci grandissent et quand ils fondent à leur tour un foyer, la cellule éclate au profit d'autres cellules composées à leur tour d'une mère, d'un père et d'enfants...

Les grand-parents, les frères, les sœurs ne demeureront unis qu'en raison de qualités —ou de défauts—, d'affinités électives qui en eussent fait des amis...

Deux frères dépourvus d'affinités seront, toute leur vie, attendris peu ou prou par les signes maçonniques de leurs souvenirs d'enfance: ils souriront incidemment au petit garçon qu'ils aimaient, admireraient ou protégeaient jadis...

Alors que ce petit garçon est mort et n'a plus rien de commun —dans sa projection extérieure— avec le Monsieur plus ou moins chauve, ventripotent ou emmerdé, qui a une femme de son choix, ses goûts, ses opinions, et des intérêts propres et souvent opposés à ceux de son ex-petit frère...

Quant aux grands-parents, même s'ils ont idéalement conservé tous leurs droits à l'affection et au respect des fils, leur influence et l'acceptation de cette influence dépendront de la position géographique, coutumière, traditionnelle ou instinctive de ceux-ci par rapport aux immortels principes de la Révolution française...

Qui savait ce qu'elle faisait en démolissant la Famille —et la Société— au profit de l'Etat, par la suppression de l'autorité viagère du pater familias, de sa survivance et de la continuité de cette autorité en la personne du fils aîné...

Foutue journée!...

Poussé du nez par Youso que toute nouveauté offense, le Titi a découvert l'arc à flèches et le tambour demandés au Père Noël sur les conseils de sa mère qui, aussi indécrottablement que moi, préfère —puisqu'il en faut aux garçons— les armes comanches à celles du «Jour le plus long».

Après un délai poli, notre petit d'homme est allé exhiber ses cadeaux à ses voisins de palier.

Vidés de sa joie d'abord silencieuse et sans laquelle «les choses ne sont que ce qu'elles sont», le ciel, la terrasse, l'appartement puent le jour de fête.

La plus insupportable de l'année, celle qui oblige sournoisement le vieil homme à se pencher, comme on dit, sur son passé; à revoir sa jeunesse, les sucres d'orge à deux sous, la Paix éternelle, les certitudes passionnées, les amours absolues; à rappeler les morts; à se souvenir des vivants, parfois plus morts que les vrais...

26 décembre 1964

En Catalogne et aux Baléares, la Saint Etienne, qui tombe le 26 décembre, est fêtée de façon quasi plus impérieuse que le jour de Noël.

Comme il en va de même du lundi de Pâques, je soupçonne fort qu'il s'agisse d'un hommage à Sainte Gueule de bois plutôt que d'une particulière dévotion au premier martyr de la chrétienté.

Toujours est-il que, ce jour-là, les rideaux de fer sont tirés sur les rues désertes, sauf celui des Banques qui ouvrent à la sauvette entre 10 et 11 heures du matin POUR LE PAIEMENT DES LETTRES DE CHANGE ET LEUR EVENTUEL PROTET.

«Je m'dis: —Tout d'même, si qu'y r'viendrait», écrivait Jean Rictus...

1<sup>er</sup> Janvier 1965

Ou nous n'y pensons pas; ou Françoise me le rappelle et je fais la sourde oreille; ou nous y pensons trop tard pour qu'ils arrivent à temps...

Bref, nous n'envoyons pas de vœux!

Nous nous sentons coupables et nous remettons encore la lettre qui dirait à Madeleine, à Solange, à Simone, à Roger, à Jean-Marc, à François... que nous pensions à eux.

Que nous leur souhaitons de vieillir insensiblement, comme un portrait de Balzac.

Et que nous souhaitons, comme eux, que le monde en fasse autant, cette année encore.

Je prie l'opinion publique mondiale et la grande presse de m'excuser: la mort de Sir Winston Churchill ne m'a pas «bouleversé»; je n'ai point partagé «les angoisses d'un peuple en larmes», ni, pendant son agonie, «prié pour que Dieu prolonge sa vie».

Je suis bouleversé par la mort d'un enfant, par celle d'un soldat involontaire, d'une jeune femme, d'un condamné à mort, de tous ceux qui meurent créanciers de la Vie; non par la fin naturelle d'un très vieil homme comblé de gloire, d'honneurs et d'argent, d'un aventurier superbe et agréablement cynique qui dut —s'il y assista de l'au-delà— sourire plus encore qu'il n'en jouit des funérailles quasi royales qui honorèrent son énorme dépouille.

Entre parenthèses, l'idée de répandre du gravier pour intensifier le chuchotement du pas des grenadiers dans le silence est géniale; et, toujours entre parenthèses, je connais quelqu'un à qui ce convoi grandiose a dû donner des idées!

L'embonpoint de Sir Winston ne le cédait guère à celui du Maréchal Goering; et leur ressemblance, physique (voir

photos) et morale ne s'arrêtait pas là.

Leur courage était légendaire; leur patriotisme indiscutable.

Ils aimaient furieusement le pouvoir et les jouissances matérielles qu'il prodigue.

Ils étaient aimés de leur femme: on imagine avec émotion la main de Lady Churchill posée sur le front de son mari pour l'aider à passer doucement dans l'inconnu, comme on évoque, troublé, le dernier baiser de Madame Goering, qui permit au condamné maigri d'échapper à la corde.

Penser que, si le sort des armes eût été différent, Nuremberg se fût appelé Windsor ou Versailles, le massacre de Katyn eût été attribué à la maison de Saxe-Cobourg et le prix Nobel de la paix au Dosteur Goebbels, Churchill pendu et peut-être mangé...

Et l'explication de toute cela se trouve dans les pages roses du dictionnaire.

On a tort de les moquer.

Un proverbe espagnol dit à peu près: «Le vantard ne possède pas ce dont il se flatte».

Pensée généralement fautive si on l'applique aux biens de ce monde: qui n'a grinçé des dents devant le parvenu jovial qui s'habille à Rome, se chausse à Bilbao, roule dans des voitures sur mesure, fait venir son caviar de Perse, se tape Miss Univers et vous informe au centime près du prix de ces différentes subventions?

Truisme quand il s'agit des qualités morales que s'attribuent les individus et les collectivités.

Avec les premiers, l'expérience est utile et divertissante: le prétentieux imbécile qui vante sa réussite professionnelle, son courage physique, ses prouesses amoureuses et l'empire qu'il exerce sur sa femme légitime est à coup sûr bon pour un billet de mille, cocu, et peu dangereux s'il s'en aperçoit.

Avec les secondes, elle est moins drôle, le cliché à l'échelon national étant rarement inoffensif: tel pays est connu pour sa propreté; on ne peut le nommer sans évoquer aussitôt une rutilante ménagère lavant à grande eau ses quatre mètres de trottoir: j'y ai vu des cloaques dont la porte s'ouvrait deux fois par mois sur des prisonniers breneux et aveuglés; tel autre est synonyme de chevalerie: neutre, il fut le seul, après la dernière guerre, à rendre un homme d'état ami à ses ennemis qui le fusillèrent; au pays qui proclama les droits de l'homme, l'habeas corpus fait rigoler les banquets de flics; la ségrégation est plus forte que la loi chez les champions de l'anti-colonialisme...

Tous les chauvinismes se jettent mutuellement à la figure leur honneur national (dont rougirait un barbeau), leur gloire militaire (occasionnelle), leur grandeur (surannée), que des livres tru-

qués font gober aux petits enfants, futurs conscrits.

En écoutant à la Radio un numéro de chansonniers inspirés par les grèves, la vie chère et le mécontentement plus ou moins général qui règnent quelque part en Europe, je pensais —avec une certaine vanité d'héritier satisfait— à cette ironie latine, fille du sel attique, remède bienfaisant contre les petits maux de la vie quotidienne, les pantalons tout faits, les têtes d'amoureux soudées devant l'écran et la lecture du journal...

Lorsque, continuant son tour d'actualité, l'un de ces gracieux semeurs de sourires en vint, à propos d'une amnistie récente et discrète, à imaginer un dialogue avec un gardien de prison débonnaire, qui lui aurait confié: «On est pleins, mon bon Monsieur! Même que les amnistiés... Y sont pas beaucoup pourtant!... Ben, si des fois y r'voulaient d'la place, faudrait qu'y réservent».

Je retrouvai soudain un enkylosemment jadis familier, trois points sensibles: derrière et entre les omoplates, un autre au-dessus du coccyx...

Instinctivement, je jetai un coup d'oeil à la porte ouverte de mon bureau, je me levai, allumai une cigarette et m'en fus à la cuisine, boire un grand verre de vin rouge...

Et l'idée me vint que les chansonniers, les caricaturistes et les faiseurs de bons mots, dispensateurs de cette ironie-panacée, sont en réalité de super-barbouzes, fidèles soutiens du Pouvoir, et aussi utiles au despote que le découpeur de femmes en morceaux, le speaker contrebandier de drogue et l'organisateur d'attentats bidon.

De nos jours, le «panem» n'est un problème —dans les pays dits civilisés— qu'à titre tellement exceptionnel qu'il peut être négligé par un gouvernement conscient de ses responsabilités envers soi-même; les «circenses» sont assurés par le foutebolle,

Madame Brigitte Bardot et la télévision payable en 24 mois.

Il reste que la qualité des films, la subjectivité des problèmes qu'ils abordent, la diffusion, dans les collections de poche, d'auteurs qui avaient quelque chose à dire (Drieu, Camus), le niveau culturel (mais oui!) et musical de la radio ont provoqué, bon gré mal gré, une curiosité intellectuelle et politique chez ces fameuses «masses» avec lesquelles doit désormais compter le tyran, même en démocratie bien organisée.

Il faut donc occuper leur attention, la détourner des épouvantables parties qui se jouent entre compères. Il faut qu'elles rigolent, à tout prix, cinq minutes, une soirée, trois jours, le temps d'enlever une femme d'industriel, et que la vox populi oublie de gronder.

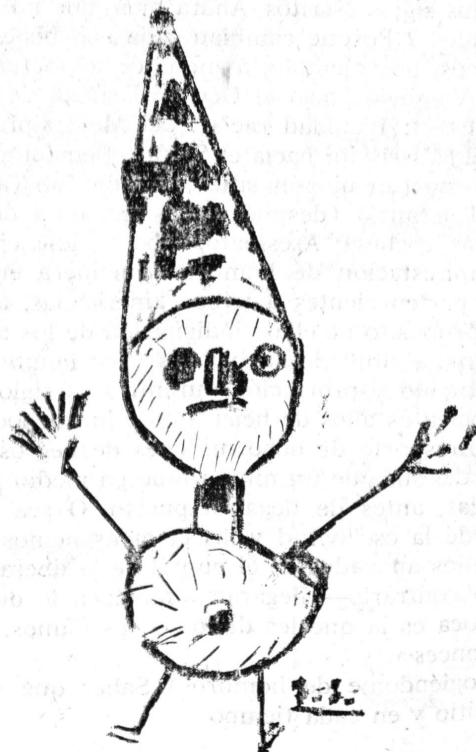
On devrait tourner sept fois sa langue dans sa bouche etc...: un cirque grand-breton est venu à Palma.

Un vrai cirque!

Pas de chevaux, hélas! ni d'écuyère, probablement à cause des difficultés de transport; mais des lions, un petit léopard avec qui le Titi se trouva des affinités, et une bonne odeur de fauves; une troupe de gîrls écossaises fort plaisantes, avec baguépipes, kilt et petite culotte (voilà un point d'histoire élucidé, tout-au-moins en ce qui concerne les filles du voyage); des jongleurs, des sauteurs, des clowns musiciens, grands écarquilleurs d'yeux enfantins; et deux trapézistes entièrement lesbiennes, qui évoluèrent à quinze mètres du sol, retenues par un ortel.

—Dis Papa! demanda le Titi qui possède sur l'utilisation du beau sexe un certain nombre d'idées arrêtées, c'est des vraies femmes?

Georges d'Anthès



# Bestiario para tiempos atómicos

(Pasatiempo)

## II

Su origen se remonta al principio de los tiempos.

Se habla de él ya en el Génesis, donde se nos dice que su eclosión y florecimiento provocó las iras del Señor.

Vivió entre los griegos como uno más de sus animales lúbricos y domésticos, los patos y los cisnes, y Roma, como producto heleno, lo importó y acogió.

Más tarde, en la Edad Media, la austeridad de vida que trajo el Cristianismo lo relegó a una existencia monástica, boscosa y clandestina, de la que no ha salido.

Morfológicamente es de difícil descripción. Bestia mimética, como el camaleón, llega a hacerse invisible, hasta el punto que se le encuentra por todas partes, bajo las apariencias más insospechadas.

Es blando y repugnante, como su hermano el caracol, (aunque hay quienes lo aman), y su presencia provoca en el hombre un malestar turbio e inconfundible.

Es astuto y cobarde, de canto suave y ademanes afables.

Y aunque es bestia dañina (se ceba en niños) su exterminio, por razones inexplicables, no se ha intentado jamás. Se asegura, al contrario, que en nuestros tiempos, como en la Antigua Grecia, una nueva Edad de Oro se abre ante él.

De su contacto, libranos Señor.

## III

A su alrededor crece la angustia, florece la desgracia y se espesa el silencio.

Un aura negra le rodea, como una holgada túnica.

Es el más poderoso de los seres. La libertad, la vida, la tortura y la muer-

te caen o se levantan a impulso de su voz.

Dicen --yo no lo creo-- que sus noches son blancas. Y debe ser verdad.

Juega a Dios en el Valle, olvidando que su realidad es la de portero del Infierno. Abre y cierra sus puertas, nada más.

En su ser verdadero le conocen solo quienes lo sufren. Los demás le profesan respeto y reverencia, casi veneración. Yo creo que, en el fondo solo inspira temor.

Y veo como un oscuro símbolo el que para ejercer su función tenga que disfrazarse.

De su contacto, libranos Señor.

## IV

Es frío al tacto, de sangre fría y de mirada fría.

Gris, de piel anonima y hábitos nocturnos.

Carnívoro. Ataca al hombre y esconde bajo la axila un aguijón de la presa y letal.

Caza, como la comadreja, sin abandonar jamás el rastro de la presa elegida.

Hay un algo de frustrado en su vida de "homo hominis lupus", que pone un toque de insensibilidad, casi crueldad en sus actos.

Débil casi siempre, exulta sin embargo una sensación ilimitada de poder.

Producto perfecto de una sociedad que por ser imperfecta lo necesita, es como esos miembros independientes de las colonias de polipos en las que

cada individuo tiene una función única y específica. Y ejerce inflexible la suya, atento solamente a las órdenes ciegas del Polipo rector.

De su contacto, libranos Señor.

## V

De pelo cano, gafas de concha, aspecto inofensivo, distraído y ausente, es sin embargo lobo auténtico, gestador aplicado de inconcebibles males pasados y futuros.

Animal solitario que cree vivir libre en una cautividad estricta, labora sin cansancio para el horror más acabado que haya sufrido jamás el hombre.

Lo imperdonable de él, lo que lo trae a las páginas de este Bestiario es su enorme inconsciencia.

Porque precisamente su función es pensar y está en la cima del pensamiento. Por ello es increíble que sabiendo lo espantosamente funesto de su misión acepte sin rebeldía, proseguirla.

Sabe --ha de saberlo, lo sabemos todos-- que un día su montaña o su grano de arena han de servir para borrar sus hijos de la faz de la Tierra. Y aunque se aturda con brillantes excusas sabe que es cierto y sigue laborando.

Si le mueve un afán de gloria --Dios le perdone-- nuestro único consuelo está en que cuando se consume su obra de aprendiz de brujo no quedará ningún monaguillo para aventarle incienso.

De su contacto, libranos Señor.

JAIME PORCEL

## UN PERRO LADRA

El camino está deshecho. queda apenas un poco de luz. Un reposo frío sobre la blanca pared de piedras, hasta el mar. Todo está en calma ahora.

Caliente y líquido como un sol, queda el silencio. Pensamientos inútiles, un espíritu sin vida, y un alma más, como muchas, que se rinde. ¡Lorenzo ha muerto!

Cansado, la fatiga quedándole en los ojos, llegó un niño a mi lado. ¡ha muerto! —me ha gritado. He llamado a mis hijos, y juntos, abierto el corazón, hemos llorado.

En silencio nuestro arco, sereno nuestro tiempo, sólo las ropas negras sostienen el recuerdo. Yo misma me quito la voz de entre los dientes, para recordar todos los nombres de la vida. Ya se queda la muerte más abajo que el odio. Un pájaro canta.

Ayer aun, Lorenzo, inclinado, recorría el camino gris con el martillo al hombro. El corazón nublado al pensar en su casa vacía. El trabajo sin empezar, escapándose el tiempo sin dar forma al espacio del que hace su camino. Las lágrimas se hacen hielo. En casa, los hijos lloran, hay hambre y los ojos de la madre, ya secos, esperan en la sombra. El destajo de piedra era el recurso último. Golpes, cuñas y golpes.

Con obsesión golpea con su grueso martillo. El viento juega con el polvo y sube a las nubes. Lorenzo lucha por el hambre de sus hijos.

Un cielo blanco reverbera sobre un mundo blanco. La cabeza mojada, Lorenzo sigue su trabajo. Tiene el torso desnudo. Suda y golpea. Una mano la sangra. La piedra le mira amenazadora. Un grueso bloque se desprende. El pecho le recibe. Vuelan las gaviotas. ¡Lorenzo ha muerto!

Corre el niño a avisar a los hombres. Habla el silencio. Sobre el pecho de Lorenzo el bloque de mármol se ha teñido de rojo. Se han necesitado muchos hombres para levantarlo. Un grito de madre ha rasgado el cielo. Luego, un silencio de impotencia.

Ahora Lorenzo descansa, descansa de verdad. En su lecho de tierra, solo, la boca abierta, las manos crispadas. Ya no tiene hambre tal vez. El aire se ha hecho más fresco. Esta tarde hay baile. Los jóvenes ríen. Sólo ha muerto un hombre.

Del gran bloque de mármol, puro y sin vetas se tallara la estatua de algún político.

Un perro ladra. Siempre ladra un perro en el pálido y lento callejón de los días.

ANA-PURI TORRENS

## CALA D'OR

Sobre la cinta de blanca arena que besa una aigua de célic blau grans pins hi bessen a copa plena olor de balsem ombra serena remor suau...

¡Oh! Dolç estatge de bellesa ¡Pau!

Un aqui troba la llum mes clara les colors bàsics de tot mes vius pura delícia de tot s'hi empara i sol o lluna mostrant la cara tot hi somriu

Si aqui s'acosta qualque mal dia de nuvolades de negre estol sols hi du tendre melancolia com una verge sense alegria que en pau se dol...

¡Oh bon refugi de callat consol! Es que en la calma de tals pasatges tan dolç es viure, veure i sentir i vora l'aigua de purs miratges al ritme càlic d'aquestes platges tan dolç dormir.

ESTRELLA

## LA NOCHE

Cuando yo pensaba de noche en aquella playa mirando al cielo vi que una estrella que brillaba, en la cual tú te encontrabas me invitaba a subir.

Con la fuerza de un titán corrí yo hacia ti anduve montes y ríos ¡Pero al fin! en la lejanía te vi.

De blanco vestida estabas el pelo de flores llena tu cara de nácar, tu boca de fuego,

tu mirada dulce en mí la clavabas

De un salto crucé el espacio, y al estar cerca de ti, cuando me dabas tu mano alguien se acercó a mí, era la aurora y el mar los que de ti, me alejaron, fueron ellos los que el sueño me quitaron. El sueño más profundo y más dulce, de mi vida.

IGNACIO ZULOAGA

## BUITRES

Buitres. Como yo carecen de imaginación para crear. Digieren —eso pretenden— las comidas que otros imponen, confundiendo, la inanición con el hambre, la gula con la saciedad. Como en el chiste, pero menos aún. Sus errores, lo reconozco, no son de longitud por latitud, pero sí suficientes. Igual se equivoca quien sitúa las Canarias en el Indico que aquél que las enclava por Islandia.

Gracias a ellos tropicamos a nuestro propio cerebro, dudamos de él y nos avergonzamos de las puras y personales opiniones. Quedamos cohartados por falta de erudición, por temores de ingenuidad ante un original que ya no vale, que —como dicen en Méjico— te han chingado los análisis exégetas. Tantas motivaciones aireadas, precedentes y ocultos significados, acaban por dejar como a un rudo guarda jurado al autor, pero previenen al lector como a un niño de teta, agriándole la leche, alentando la difteria y como diciéndole que apenas ha pasado de la comprensión a las sílabas directas.

Lo malo de esto es que ya se ha hecho profesión. El exégeta, no tiene título que lo justifique, ni requiere el de catedrático, pero actúa y muere. También goza de la ventaja de la letra impresa, que no se a qué se debe da siempre sensación de seriedad y competencia. Y resulta canallesco que un señor a quien se conozca o no (da lo mismo), te desventre una obra con su opinión anticipada y —ahí está lo malo— personalmente justificada. Para arriba o para abajo. Exaltando o hundiendo. Los sentimientos de un tío berzotas o de un prístino, hacen polvo a cualquiera, prostituyen subconscientemente la garra que el desgraciado, inocente autor, fijó en su obra. ¡Dios nos coja confesados!

No es que quiera su desaparición. Tienen derecho a la vida, como tantas rapaces, pues mantienen el equilibrio de la Naturaleza con la pretendida eliminación de los más débiles. Mas si es necesaria su limitación. ¿Qué hará tanto buitre

cuando no queden burros muertos? Además, ¿a qué viene cebarse en carne fresca si todos sabemos que lo que les gusta es la carroña? Sigán con Lope de Vega, con Cervantes, con Góngora (me refiero a los quebranta huesos nacionales como ejemplo y modestia y continúen investigando y publicando el por qué de la relación entre los alejandrinos del capítulo III y la enfermedad secreta que padeció el infraescrito, glorioso o no, en aquel mes de Marzo de Tantos y Tantos.

Ya nos han desorientado bastante, no sabemos a qué atenernos con las obras de tan ilustres despojos, balbucemos vulgaridades de ellos como si estuviéramos en cuarto de bachillerato —o bien por contraposición— horrorizamos a la gente profanando eruditas alegrías. Creo yo que es para conformarse. Tienen polvo, huesos y archivos para rato, y da igual con tan remoto difunto, ya que gracias a ellos nada queda vivo, auténtico sino su nombre escondido por siglos de lechuzos impotentes.

Un poco de respeto para los autores de hoy, y de un ayer que temporal o intelectualmente puede rozarnos. Tristemente también entre nosotros surgirán exégetas de estos señores, gafudos, con miopía microscópica, que se dedicarán a convertir hombres en emblemas, a animales vivos en estatuas de bronce con levita y lápida de suscripción popular.

Exégesis es aflorar. Debiera serlo. Y aunque me ponga muy cursi —es preciso en este caso— diré que en un pueblo de la provincia de Gerona, vi y olí, tres clases de rosas en cierta ocasión. Me habló de ellas una amiga de mi madre, quien las tenía en su jardín. Tres nombres bonitos con alcurnia floral. Me decidí por la de «Satán» oscura como sangre coagulada. Es maravillosa. Soy así de bueno, de malo y de infeliz.

Y pienso finalmente que cuando el streap-tease es de momias se llama exégesis y cuando es de vivos o semivivos pornografía delincuente.

LUIS FARRES

## LA VIDA ES SUEÑO

El sueño, que gran cosa. ¡Si, porqué es la liberación de los males de la tierra, es elevación hacia el cielo, y ennoblece el alma. Es palpito, respiro y, al mismo tiempo, joya y, alguna vez, tragedia.

Quando se vuela demasiado alto, Icaro nos recuerda sus alas de cera fundidas por el sol.

El sueño, en la vida, lo es todo. Es imaginación, fantasía, respiro, ansia, diría casi voluptuosidad. Es esperanza, fé, consuelo, poesía. La parte mejor de nosotros. La prolongación del individuo en el infinito.

El sueño ayuda a vivir y, también, a sufrir, porqué, a veces, no podemos alcanzar su objeto.

¿Que es la vida sin el sueño? ¡Muy poca cosa! Es talmente hermoso tener tantas cosas en la vida, tantas, las soñadas, las suspiradas, las esperadas, las amadas, las infinitas.

¡Quanto debemos todos, unos mas o menos, al sueño!

Sí, la vida es sueño, como lo pensaba el gran Calderon de la Barca.

Algunas veces el sueño puede ser muy variado: una pintura, una estatua, un cielo sin nubes, un horizonte infinito. Un oasis en el desierto de Africa o una casita muy blanca cerca de un palmar. Una música también, un mar en calma que hace pensar a una mujer que se llama Maria o Norah.

¡Sí, la vida es sueño!

FRANQUINET

## Proyecto y realidad

Se organiza en Cala D'or (si nadie se opone) con carácter anual el I Festival Internacional de Cinema Amateur para films de 8 milímetros.

No se pretende con ello fomentar una actividad que de por sí ya tiene un desarrollo fantástico.

No se pretende, en realidad, nada, como en casi todo lo que nos metemos.

Solamente expresar nuestra adhesión a los inconformistas de lo que se ve normalmente en las pantallas, que es lo más superfluo, banal y estúpido que se les ocurre filmar a productores que, antes de empezar a escoger el guión, hacen una esmerada y fácil lista de las tendencias menos serias de su público y les sirven algo a medida de sus apetitos y de esta hermosa mezcla en la que se baraja sexualismo (salvaguardado cuidadosamente por la censura por el mero hecho de prohibirlo) y criminalidad (dejado a libre campo y expresión por la más absurda y puritana de las apreciaciones de la moral cristiana) nacen unas preciosas películas, que constituyen la delicia de casi todos.

En ellas el público siente la profunda llamada al denominador común de bestialidad, del que se hacen esfuerzos no para liberarse, sino simplemente disfrazar hasta las diez de la noche.

El Festival de Cala D'or se organiza para los «fracasados de las buhardillas». Estos seres totalmente diablos o totalmente ángeles que consiguen poner sus manos o sus ideas en una cámara cinematográfica y sin pensar más que en ellos mismos filmaron sus sueños o sus realidades.

Acogeremos sus obras con todo el cariño posible y les premiaremos a más de con un hermoso Fortín de Oro, con todo lo que podamos, sin contar el premio «Cuernos de Plata» para el mejor film realizado por uno de nuestros suscriptores y que en jurado aparte discerniza esta Redacción.

Las fechas previstas son el 1 al 4 de Septiembre, si bien durante todo el mes de Agosto, se organizarán sesiones semanales para proceder a la selección de todos los films que se vayan recibiendo.

No se admiten los films publicitarios (porque ya estamos hasta la coronilla de que sea nuestro Subconsciente que elija nuestras bebidas, nuestras camisas y nuestro detergente); ni los quirúrgicos (porque admitimos pero no queremos exaltar la obra de quienes «enmiendan la plana» a Dios); ni los familiares (porque en principio todos son pésimos, salvo para los actores y sus parientes); ni los turísticos (porque lo difícil en este coro es no hacerlos) a menos que posean un interés exótico; es decir concedemos su mérito al Sr. que prescindiendo de agencias de viajes se introdujo en el Camerun o al centro de Groelandia.

¿Queda algo?

Esperamos que sí. Aunque para muchísima gente estas cuatro exclusiones constituyen su mundo total y cerrado.

Organizamos este Festival para ver lo que resta.

T. P.

*Si personne et rien ne s'y oppose, un Festival de Cinema amateur pour film de 8 millimètres se déroulera chaque été à CALA D'OR.*

*Nous ne prétendons pas ainsi encourager une activité qui n'a pas besoin de nous pour se développer considérablement.*

*En vérité, nous ne prétendons rien: c'est le cas dans presque toutes les circonstances où nous intervenons.*

*Nous souhaitons simplement exprimer notre sympathie à l'égard de ceux qui, comme nous, ne sont pas d'accord avec les sottises, les banalites et les superfluités que des producteurs, soucieux de servir des plats conformes à l'appétit du public, promènent sur les écrans.*

*Ni avec les subtils dosages de sexualité de sauvagerie et de criminalité qui font les délices de la majorité des spectateurs et les libèrent, dans le noir, de leur bestialité refoulée.*

*Le festival de Cala d'Or est organisé pour les philosophes de mansarde. Pour ces diables —ou ces anges— qui, étant parvenus à mettre la main sur une caméra et leur esprit dans un rouleau de pellicule vierge, ont filmé leurs rêves ou leurs réalités.*

*Nous accueillerons leurs oeuvres avec tendresse. Les meilleures recevront des prix allant du «Fortín d'or» aux «Cornes d'argent», celles-ci étant réservées au meilleur film d'un de nos abonnés et amis.*

*Les dates prévues sont du 1<sup>er</sup> au 4 septembre, les mois de juillet et d'août étant consacrés à des réunions hebdomadaires où seront sélectionnés les films que nous recevrons.*

*Nous n'acceptons pas:*

*les films publicitaires (car nous ne voulons pas contribuer à l'escroquerie qui consiste à obliger notre subconscient à choisir nos chemises, nos boissons et nos détergents);*

*ni les films de médecine ou de chirurgie (rarement appétissants);*

*ni les scènes de famille (parce qu'elles n'ont généralement pas le moindre intérêt, sauf pour les acteurs et leurs parents);*

*ni les films touristiques (le mérite consistant justement à résister à la tentation de filmer «Maman devant l'obélisque» et «Papa sous l'Arc de triomphe») à moins que le voyageur, méprisant les agences de voyage, nous introduise au coeur de l'Amazonie ou du Groenland.*

*Que reste-t-il? Nous verrons!*

*Ces quatre exclusives constituant l'univers de la majorité, nous organisons ce festival pour «les autres».*

Depósito legal P. M. 380 - 1958  
DIRECCION Tomeu Pons.

COPYRIGHT CALA D'OR  
CALA D'OR (Mallorca)